

Le partage de l'inouï

Hassan WAHBI

Faculté des Lettres. Université Ibn Zohr. Agadir

RESUME: L'œuvre poétique de Loakira semble particulièrement caractéristique d'une expérience de renversement: les mots ne vont pas au-devant de l'émotion, ils s'inventent avec elle. Il invente son émotion d'écriture. D'où l'épreuve continuelle, la quête d'une parole interne, fractale, prise au vif.

MOTS CLE : Loakira, poésie marocaine contemporaine, poétique de la mémoire, dialectique de l'obscur et du dévoilement.

ABSTRACT: The poetic work of Loakira seems to be particularly characteristic of an experience of inversion. In it, words do not go before emotion, but they are invented with it. He invents his emotion while writing. And from this spot the essay continues, as does the search for an internal, fractal and taken-from-life language.

KEYWORDS: Loakira, Contemporary Moroccan Poetry, Memory Poetics, Dialectics of the Obscure and the Unveiling.

Dans notre pays, il est toujours nécessaire de faire surgir la figure d'un poète pour faire rappeler à la communauté et à ses dénis son existence, son travail modeste ou considérable. Il me semble aujourd'hui, à me concentrer sur la figure de M. Loakira, qu'il s'agit d'une histoire de scribe et que c'est toute une mémoire sonore qui d'abord vient à l'esprit dans son inépuisable et inaliénable possibilité. On l'entend, cette mémoire, dans les mots ordinaires ou surprenants, dans l'entrelacs fuyant du monde énigmatique qui cherche à venir par la figuration ou la nomination, par l'ouvrage incessant. Ce qui d'ailleurs apparaît nettement même dans les trois derniers récits. Cette mémoire, ce labeur, sont une histoire de fulgurance. Voilà bientôt plus de trente ans que Loakira écrit et chaque fois la phrase est serrée, abrupte, tramée, offrant l'excès de son vertige. On l'a trop tôt et longtemps enfermé dans une poétique de l'insondable. Il me semble que c'est là s'empêcher de le lire différemment ou plutôt de le lire dans ce qui refuse de se donner en lui, dans l'obscur qui n'est pas obscur mais davantage l'impossible clarté des choses, l'opacité naturelle de l'expérience (comme le voulait Edouard Glissant), l'exigence de l'écriture, de l'invention, de la force des images. Tout vient comme significations non tranchées, avec le gonflement de leurs propres silences. C'est cela qu'on entend : les substances sonores du monde, la quête d'une mélodie souterraine.

Cette particularité apparaît donc comme un impératif, une nécessité qui crée de la langue dans la langue, dans l'outré, le tremblé de la même vieille histoire : comment nom-

mer ce qui est pulvérisé dans le temps. Comment reprendre dans la matière organique de l'existence ce qui fait qu'il existe, désespérément ou non, la réplique de soi dans tout cela, dans le rassemblement des apparences ; dans la stupeur du sens, dans les réalités devenues étrangères. Ce double est là dans une mémoire arborescente, saisissante, dans une vision successive qui signale que l'entreprise du poète Loakira est intègre et absolue. L'essence de son écriture est dans la dialectique de l'obscur et du dévoilement. L'imprescriptible lumière est par delà le voile. L'éthique du poète qui se dégage de son travail, c'est que ce travail reste le mouvement continu de l'écriture qui correspond au défrichage inlassable, à une inquiétude première, à un emportement réglé, « à un délire exact », comme dirait l'autre, ou comme dit Loakira lui-même : « les errances cohérentes du délire ». Il faut aussi entendre le mot délire au sens de Gilles Deleuze (in Critique et clinique) c'est-à-dire la fabrication d'un idiome étranger, inaccoutumé, lorsque l'écrivain entraîne la langue hors de ses sillons coutumiers, la faisant tendre vers une limite, qui la fait communiquer avec son propre dehors. « C'est le délire qui les (les visions) invente, comme processus entraînant les mots d'un bout à l'autre de l'univers », traversant « le vivable, le vécu ».

L'enjeu fondamental est justement ici le retour à un lyrisme constitutif de la voix poétique, d'une présence brûlante. Un lyrisme critique si tendu, si intense qu'il ne peut s'affirmer que dans d'étranges combinaisons, que dans la pluralité des forces. Cela répond à une impérieuse nécessité intime de tasser dans la langue des constructions inattendues, radicales, des appels, des échos, des glissements, des pulvérisations, des processions, de la division de l'être, de l'insolite de soi-même et de la limite de la conscience.

Ici l'œuvre poétique de Loakira semble particulièrement caractéristique d'une expérience de renversement : les mots ne vont pas au-devant de l'émotion ; ils s'inventent avec elle. Il invente son émotion d'écriture. D'où l'épreuve continuelle. La ferveur aussi. La quête d'une parole interne, fractale, mentale ; la parole même, prise en vif, se cherchant par superposition, accumulation en cherchant sa mémoire de langue ; pour forcer l'issue chaque fois. D'un recueil à l'autre, l'écriture suit l'infinie possibilité de l'élargissement, de l'envergure du poème enclin à des formes de « prosopopée », à de l'éloignement dans la langue. Et on rentre dans ces espaces comme on rentre non dans l'ordre des vers mais comme on pénètre des lieux de paroles, des archi-paroles, des déploiements, comment dire, entêtés, plombés ; une sorte de muscle poétique, une sorte de champ de combat, de subjectivité épique. Lorsqu'on parcourt ses recueils, il y a, de lutte en lutte, des biographies de corps, des émiettements de mémoire, des extases noires ; bref un lyrisme reconnaissable comme celui qui vient de loin comme fantôme de soi. Retrouvons quelques passages, quelques moments de témoignage de ces équipées poétiques, de ces « dérèglements de sens » :

—« Cesse m'as-tu dit
de chauler les falaises et détroits lointains
interroger les cycles
la poussière des astres
le parchemin
harnache les cavales
Monture contre monture
les sellettes échangent leurs dorures

pour une poussière
l'air des vents imprudents
retentit
N'attend ni passage
ni ressac
Plie deux par deux
les trajets...
(Grain de nul désert)
—« Je l'aurais achevé de sitôt,
n'était cette flamme qui m'a pris en otage, bien
avant l'adhérence, que j'ai couvée intimement,
contre vents et marées, allant d'attisement en
attisement ;
n'était cet amour qui me coiffe d'auréoles,
m'entoure de colliers d'écume flamboyante,
rassure la raison de persister à me réveiller
chaque matin,
et, avec beaucoup de peine, rassembler mes
membres disloqués, tant le marasme ambiant
entrepose :
un œil par-ci
une hanche par là
et les pieds en tête-bêche dévoyés
n'était cette tendresse qui, sans faillir, fait de
moi un miraculé, revenant de l'entre-deux,
souriant, détaché du factice.
Tel le jour où j'ai rencontré la lumière.
Comme venue d'ailleurs sans crier gare »
(N'Etre)
—« Aux amis emportés par l'incurable ivresse
Les éclats de rire
J'apporte
La page blanche
D'ailleurs, ils sont tous là, fidèles à eux-mêmes,
terribles, turbulents, errants à travers marges
et territoires ouverts de l'insoumission :
tel se plaît à faire parler le roc et l'arganier ;
l'autre se confond aux murs plâtrés, vastes
étendues de subtilité et d'effacement ;
tel continue-t-il à dompter le verbe qui lui
résiste, alors que la coupe se vide, se remplit et
se plie à ses désirs.
De taverne en taverne, la soif étanchée oublie
Vite le trop-plein et les tessons pointillent
L'itinérance en attente de l'aube ;
...tout près, celui que j'ai interpellé un matin
d'hiver, pendant que meurent par asphyxie les
semences et que le mirage brouille nos sentes
Réveille-toi

Poète de l'élégance
Toi confident
Des griseries déambulatoires
Du chant naissant
Des tresses
De l'augure éperdument en transe
Réveille-toi
Le sommeil semble retarder l'urgence
D'accompagner tes pas
A travers rêves lieux-dits traversées
Où les malices de ton ombre
Affleurent
Et ton large sourire de quiétude
En dentelure
Rassure les césures de l'incertain
Dis-moi
A quoi ressemble la brusquerie du départ
L'origine du cri de naissance
Les murmures autour de soi
A l'orée des vertiges de l'absence
Et l'offrande portée de main en main »
(N'Etre)
J'acquiesce,
intègre le revers de mes voilures et choisis,
de bonne grâce, la destinée que tu me désignes.
Dissimulant la nuit dans ma poche arrière, je me redresse sur mon axe,
me positionne dans l'angle d'un rayon en biais.
Je vois le levant raser les murs.
Il y dépose une saveur aigre-douce, divague et m'invite à porter un
nouvel âge de la vie.
Voici le jour qui se lève. »
(Contre-jour)
Revenu de si loin ;
délesté de mes riens,
piégé, ligoté, muselé,
la gorge irritée par tant de raclage
Mais jurant de ne céder aux égratignures capricieuses
de la voix
même une fois
dans le trou égalitaire
où je me prélasserai
nourri de racines d'herbes asséchées
Néanmoins dissidentes »
(Contre-jour)
—Or je retrouve sur ma route
Le même chien écrasé
Le même peuplier déraciné
La même étoile filante fourchue
Le même appel lointain des supposés

La même surdité
La même grâce malicieuse
Parade
Fouet
Sel gemme
Et opacité à l'insu du divin
Le même durillon et la pente raidit
Les mêmes ciseaux pierres oubli
Le même handicap simulé
Devenu commerce
A chaque carrefour
Au tournant de chaque rue
La même vie ne valant un oignon
Le même frelatage
Les mêmes noyades hécatombes
Remontoirs vicieux et grinçants
La même lèche
Les mêmes nombrils de perles scintillant
Les mêmes oasis aux abords des décharges »
(Contre-jour)
—« Ainsi à tout réveil
Je rechigne, porte les traits imprégnés d'hostilité.
Je râle au moindre vol du papillon, érige la pyramide que je détruis à
L'amorce de tout rêve tenant.
Ne rougis point d'interdire la naissance du jour, l'intention de la brise,
Le clapotis des serrures et l'enfantillage des volets
Que Non. Simple coquetterie.
Je me ravise
Tergiverse
Rumine longuement le pourquoi des épousailles de la lune et du soleil ;
Célébrées au vu et au su des dépassionnées
Je broie du noir
Claque toutes les portes.
Revenant sur mes pas, j'ouvre, enfin, les yeux sur une lueur à peine les
accroche-cœurs sur le front,
la trouvant avisée et discrète
Je m'essaie à câliner la rosée des deux rivières
Elles furent de crues meurtrières
Comment l'oublierai-je ?
Je ralentis le rythme de mon escapade
Enfonce l'index dans le froufrou
de l'oreiller
Motte d'oubli
Et pleure
Pleure d'un seul œil »
(Contre-jour)
Je me surprends soumis et sobre
Mule chargée de promesses
Allant

Venant
L'iris confectionné en détails
Offrande à qui veut l'ensemencer
Vassal à mon corps défendant
Je m'incorpore en dedans
Traque carcaille sonde déterre
Dissèque m'horripile m'active à voiler
Le soleil par un tamis
Je ruse
Fragmente la teigne la suspicion
Là sans me contredire
Là-bas demeurent vierges et immatures
N'y trouve que chaos
prétextes
digressio
(Contre-jour).

Dans ces fragments et dans d'autres contextes de l'œuvre poétique de Loakira, on constate plusieurs aspects, plusieurs motifs qui propulsent l'écriture, la tissent comme une sorte de mouvement autobiographique ou auto-poétique, de déclamation racontant l'histoire d'un sujet-personnage dans ses états, ses visions : attisement, dislocation, usure de l'être, poussière des astres, simulacres de vie, ivresses «déambulatoires», insoumission, itinérance, faune diverse, inassouvissement, vie sisyphienne, dépossession, migration de soi, vie aux yeux vitreux, errance répétitive, solitude politique, hallucination, dé-passion, noise, violence de l'histoire, envolées dépressives, luttes de survie, corps de vie et de mort, amours incertaines, pudeur, cruauté... Ces termes donnent un lyrisme noir générateur du chant mais disloquant les formes du réel connu pour les pleins pouvoirs de l'imagination, de la transfiguration ; chants où persistent des éléments mythiques, du fantastique, du surréel, des visions d'effroi, ... chants survoltés, syncopés par des pulsions de débordement avec cette capacité d'intensifier la phrase et la pensée par une ampleur onirique essentielle. Cela donne des dispositifs poétiques d'un monde indéterminé, inouï, au point, en relisant les recueils de Loakira, je me suis demandé naïvement : mais *qui* parle ici, comment identifier le sujet ? Comment le prendre dans ma vie de lecteur ? Comment amadouer cette force, ce torrent, cette « indomptabilité » poétique ? Comment sentir réellement cette co-présence du lecteur avec le poète ? Comment vivre cet attachement – détachement qui caractérise sa poésie ?

On peut dire pour faire vite, que le sujet est ici une autre figure de soi ; il est vicissitude de lui-même, lui-même mué, en métamorphose, pleurant parfois d'un seul œil, creusant indéfiniment, insistant sur l'envers du visage, son « entre-paupière », son « entre-deux », son corps négatif, sa divergence, sa dissidence, la divergence même de son idiome, sa dissonance fondamentale, sa stridence de la mémoire, sa conscience baroque de la langue, sa détresse de la lumière. Cela est constitutif du chant, un chant vertical qui nomme autrement dans la conjonction du familier et de l'étrange et peut-on dire dans l'inquiétante familiarité de soi, dans l'âpreté des mots hors la servitude au sens. Le poète écrit ici comme on cogne, on creuse, on taille dans le chemin difficile des corps inattendus, des sédimentations du temps, de la vocation des signes, du voyage intérieur, terriblement intérieur.

En disant cela, je ne suppose pas ramener l'œuvre à une généralité réductrice mais faire entendre l'écho de ce que j'ai entendu ou cru entendre dans la poésie de Loakira.

Toute son œuvre semble d'une manière ou d'une autre déterminée par une tension, une tension digne, origine incessante d'une fatalité d'écriture, de l'être aux bords de lui-même, au bord de l'inconnu de lui-même ; dans la fable du geste même d'écrire, dans l'espérance de ce qui advient par ce geste-même. Et telle est la raison qui peut donner à penser que le sujet d'écriture a pris conscience que l'intention signifiante est inséparable du risque d'une parole extrême. Un risque si fondamental qu'il révèle le pourquoi même du recommencement et le fait d'un marquage inouï comme la cire reçoit l'empreinte du seau. Les frappes retentissent non comme des frémissements négociés complaisamment par le poète avec le langage, mais comme le déploiement de toutes les chairs et de toutes les souvenances – qui reviennent d'ailleurs dans les trois récits et dans le dernier récit-poème, « confidences d'automne ».

C'est entrer dans le poétique avec un grand désespoir, un grand attisement nécessaire, bénéfique, car la connaissance de l'abîme s'accompagne d'une parole vitale, à qui le poète confie son devenir, sa possibilité de quitter ce même abîme. La cause est là, l'effet est là. C'est cette cause qui donne ce travail qui fait être la personne qui s'y implique ; c'est cet effet qui établit une véritable alliance avec le corps des langues. C'est le témoignage même du poète. Mais de quoi témoigne-t-il ?

D'abord du chant lui-même, de ces pas immenses et parfois indéterminés dans la nuit du langage, dans le déroulement des empreintes.

Ensuite il témoigne de son propre événement, de quelque chose qui s'est déchiré en lui comme une blessure si intime que « dans son regard, on eût pu lire une succession d'images qui reflètent, à ceux qui l'aiment, le tremblement d'une déchirure invisible » (Khatibi, *Vœu de silence*). En fin de compte, c'est le témoignage de l'art difficile de vivre. Mais c'est cela qui fait devenir l'autre visage de soi et c'est là où apparaît autre chose, ce que j'ai envie d'appeler une lumière contrastée, c'est-à-dire une présence clivée dans l'ordre des choses où se profile l'accompagnement humain du péril : ce qui est intenable se libère, personne n'en peut douter, dans le paradoxe même de cette présence clivée permettant au sujet poétique d'accéder à l'être, à son être, quels que soient les malheurs de son existence de fait. Il s'enferme, il s'enterre et en même temps il s'émancipe, se déterre. C'est sa parole pleine qui fait remonter les choses, les faits à la lumière difficile de l'existence. Cela se traduit par toute une série d'actes, de centre de gravité où se compensent les forces contraires pour maintenir le sujet au milieu de sa fragilité comme on peut le remarquer dans les extraits donnés où le cheminement de l'existence se manifeste par le « déchiffrement », le « trajet », l'« imprégnation de clarté », l'« amour auréole », le « miracle de soi », la « rencontre avec la lumière », le « chant », l'« acquiescement », la « quête d'un nouvel âge de la vie », etc. C'est précisément là où le lecteur lève les yeux de ce champ de désillusion pour recevoir ce qui se donne tout de même comme vérités humaines, comme beautés âcres. Le sacrifice a eu lieu faisant couler l'encre de soi.

Et c'est là où la poésie de Loakira accède à son sens en tant que grand témoin de la lucidité qui le délivre de lui-même si j'ose dire, et c'est là où on peut relire sa poésie une

seconde fois pour y voir, y entendre une seconde poésie, celle qui éclate en histoires, celle qui est grosse de vie, d'énergie séductrice, inguérissable d'elle-même, de son espace-temps ; seconde poésie d'une tendresse enfouie où se mélangent les étoiles et la fange, le séjour et la fuite : histoire de sa propre altérité qui est horizon d'elle-même, dans l'angoisse d'elle-même ; histoire exténuée et exaltée à la fois, taradée par le réel, par le dehors indécidable dans ses douloureuses continuités mais se murmurant à elle-même qu'être « rapail-lé » (fragmenté au sens de G. Miron), c'est être souverain dans cette altérité même, dans le lien principal où sont guettés les visages de l'existence têtue, qui découche dans tous les vents, dans tous les déserts, dans l'immensité d'une vie humaine, vie humaine promise à elle-même comme on promet des paradis improbables. C'est dans cette lumière contrastée où se pointe l'ombre pudique et discrète de notre prochain, celui-ci : Mohamed Loakira, dans son odyssee à la fois d'absence et de présence, d'être et de néant, de vie et de mort. Son histoire poétique est finalement et peut-être réellement une traversée de l'épaisseur du réel, dans l'approfondissement du chemin total (car « le piège » dit-il « c'est le mi-chemin ») à la faveur duquel les apparences se brisent, les miroirs renvoyés à leur mensonge. De cela naît son périple poétique au fur et à mesure que les mots se suivent, culminent, dépayent, portés par le désir du déchiffrement et de l'alliance à reconquérir avec les choses du monde. Chaque fois. Dans les détours de son propre langage, de son propre mouvement et pourquoi pas de sa propre espérance, violente soit-elle...

Cette espérance contrastée on la voit encore mieux dans son dernier texte car la quête poétique ininterrompue de Loakira est vertigineuse imposant un univers qui ne cesse de revenir, de s'obstiner à faire revenir une forme et un monde, de marteler — poésie à coup de marteau ? — de ciseler les apparences et les détails d'une vie dans la puissance lyrique de sa propre vision, de sa propre inflexion. Dans ce dernier recueil ou poème-récit comme il l'appelle, *Confidences d'automne* (Marsam, 2011), le lecteur, dès les premiers mots, sait qu'il entre dans une histoire différente, singulière, radicale et qu'il doit laisser toute espérance devant la porte ; car on y entre comme on entre dans un pays incendié, de vie et de feu. C'est l'histoire d'un grand corps rempli de fortes paroles, débordantes, stupéfiantes qui tournent comme des vents violents et amers en bribes de récit, en souvenirs, en souffrances innombrables et de déchirement de soi à soi : « Que me reste-il en dehors de l'évocation et de la détonation » ? (p. 40). Une énergie noire est là.

Il n'est que d'ouvrir ce dernier recueil pour voir que tout le *sujet poétique* de Loakira est présent comme chair, ossature, peuplement de soi, possession et dépossession de sa propre existence, amplification d'un univers minimal —il parle même de son espace vital en termes de *cagibi*—, chronique d'une vie ordinaire dans ses rituels, sa généalogie, ses bruits, ses fantasmes, ses hallucinations, ses angoisses et déchéances, ses humains et son bestiaire, ses inepties, ses piques, ses *simulacres*, ses comédies, ses rouages, ses férocités, ses usages (p. 88), ses indécences (p. 87), etc. Et la question que pose constamment le *sujet poétique* est comment vivre là dans cet ordinaire, là dans le déroulement contradictoire des choses, des états du corps, de la « rotation de l'insignifiant » (p. 13), du sens de la vie même (p. 72) du renouveau de l'apprentissage de la vie (p. 50, p. 66), de l'enclavement dans la nuit (« Mais toutes les fuites mènent à la nuit », « et les ténèbres... paraissent plus chatoyantes... », p. 60 et p. 21).

Nul, mieux que lui en ce moment, n'a su traverser cet espace intérieur comme espace de vertige, de corporéité, de nerfs et de sensibilité aux confins les plus insoutenables. Rien à voir avec la poésie déconstructive finalement facile mais cela a à voir avec une multitude de tons ; car ce dernier recueil est révélateur du style de Loakira où on passe de la note intime au lyrisme le plus nu, le plus déchirant, d'images surréalistes au réalisme le plus farouche, d'évocations sincères, éruptives à l'ironie ou à l'autodérision, de la forclusion au désir de renaissance, des plongées dans l'abîme et des flammes sombres au retour à la clairvoyance, à la lucidité, à la nécessité de la lumière... C'est finalement l'histoire poétique d'un conflit entre deux mondes : celui d'une subjectivité fragile et d'une prise de conscience aigüe de la réalité insoutenable, précaire. Et le conflit, c'est le chant même qui donne à ce recueil son sens profondément humain, en même temps qu'il définit encore une fois la démarche de Loakira qui cherche à s'affranchir de quelque chose de lourd, de pesant : les interdits, les héritages, l'étrangeté de soi, les conventions, les impostures, le rapport difficile à soi, l'altération des choses, « la douleur innommable à fleur de peau », l'amertume, le ressentiment...

Cet affranchissement s'accompagne comme d'un double vital d'une réorientation de soi, dans l'espérance difficile d'une *vita nova* :

« Je cherche modestement refuge dans
ce que j'ai
de plus secret ». (p. 37).
« Amadouer la douleur aiguë par là ». (p. 40).
« J'aurais tant aimé changer de versant
pour bien estimer
la distance qui me sépare de moi-même ». (p. 47).
« Réinvente territoire, périple, héritage autres ». (p. 50).
« Expulse l'excès maléfique assiégeant tes alentours ». (p. 66).
« Mais j'aime me voir vivant, vivant...
escalader la lueur qui frémit... » (p. 71).
« Tout ce qui m'alourdit, me gêne...
je suis le vol des oiseaux libres,
éclaté, dévoyé d'avance,
selon tempo et pauses de la lumière
renaissante ». (p. 80).

Il y a là quelque chose de furieusement vrai dans cette expérience poétique, dans ce gong des mots, ce dispositif, qui n'est pas comme dirait Michaux du « délibéré », mais de l'« élargissement du monde », de l'essaimage des « graines de l'aimance » (p. 73). C'est une manière d'éclairer le réel propre en optant pour une tension entre l'être et les choses. Admirable mouvement procédant par contradiction dont les termes se nourrissent les uns des autres pour explorer le sentiment d'existence dans l'étroitesse d'une vie. La puissance parfois énigmatique de ce recueil n'est pas due à quelque jeu intellectuel ou rhétorique que ce soit ou à un hermétisme de mauvais aloi : elle vient d'une quête consistant à contourner les sensations essentielles de l'histoire de la résonance du corps, du monde et du langage comme épreuve de l'imperfection et de la part d'effroi qu'il y a dans l'espace restreint d'une vie. C'est de l'audace poétique que de se jeter dans ce néant de la vie ordinaire

Hassan Wahbi

(dedans et dehors) parce que c'est là qu'on pressent les tensions, le mal-être, la non-adhésion et en même temps ce qui sauve par le recours au chant. C'est pour cela que le texte est double : d'un côté il y a les faits murmurés, suggérés et l'obscurcissement, le voilement de ces faits par un jeu de miroir d'images, par un emportement, un enchevêtrement de significations. Tout se joue là dans cette duplicité fondamentale entre la mémoire d'une vie et sa reconstruction verbale, entre l'évocation et l'épreuve de l'évocation.

Il y a encore beaucoup à dire de ce recueil dense mais c'est au lecteur d'y aller car l'enfer aussi séduit car il suppose sa vérité imaginaire ; d'autant plus que le propre de Loakira est d'être intensément présent dans ses mots, qu'on peut le lire sans se prêter à la démesure, à l'âcreté de son récit-poème. Et surtout il ne faut pas oublier que — pour aller intelligemment, ouvertement vers ce poète combien discret, affable, sans posture — c'est dans ce *halo* de vie, d'angoisse que le poète taille son rythme fiévreux d'écriture, à travers lequel les formes et les tonalités d'une existence réelle se composent, se défont, se recomposent, s'écartèlent, s'emboîtent, donnant une sorte de « métaphysique » de l'ordinaire dans ses lignes de fuite. C'est dans cette manière de percevoir et de présenter son réel que Loakira fonde sa singularité, son « grain de nul désert ».